Par e-mail : https://www.lalibre.be/debats/opinions/2024/02/25/nous-sommes-comme-des-pantins-pris-par-des-relations-de-dependance-avec-la-megamachine-thermo-industrielle-A3W2I3VHORAOLHDJVYNLXHCCJE/

"Nous sommes comme des pantins, pris par des relations de dépendance avec la mégamachine thermo-industrielle"

Pablo Servigne, effondriste, a inventé le concept de collapsologie. Après les crises climatiques, environnementales, financières qu'il annonce, il se réjouit, avec la jeunesse, de passer à un autre monde : “On va pouvoir créer quelque chose de nouveau”.

Francis Van de Woestyne - 25-02-2024

Il est onze heures du matin. Je n’ai pas encore bu de vin. Je ne fume rien. Je le vois descendre l’escalier de la maison où nous avons rendez-vous. Le soleil matinal crée autour de lui un halo de lumière. Au fur et à mesure qu’il avance, sans chaussures, je me dis, pardon pour la comparaison : il ressemble à la couverture du petit catéchisme que j’avais à l’école primaire… Il n’a pas 33 ans mais 45.

J’ai longtemps hésité à le rencontrer. Parce que les “effondristes” et ceux qui annoncent, je caricature, la fin du monde, m’ont toujours un peu agacé. Puis j’ai regardé ses podcasts, ses dialogues avec le grand Edgar Morin, lu quelques articles. Est né en moi un intérêt. Car comme le disait avec délice Jean d’Ormesson : “*À force de ne rencontrer que des gens qui pensent comme vous, on finit par croiser beaucoup d’imbéciles…*” Nous voici donc assis face à face, sirotant un thé brûlant, parfumé au miel. Il est difficile d’échapper à l’emprise de son regard et de sa voix, même si ses paroles, souvent, vous plongent dans un océan de désarroi. Il faut s’accrocher pour comprendre, lui dont c’est pourtant l’obsession : l’éducation permanente. Son discours suppose que ses interlocuteurs connaissent déjà tous les signaux qui annoncent les crises climatiques, environnementales, sociales, financières. Retranscrire ce dialogue a été un chemin de croix… Parce que dans chaque réponse, il ouvre dix chemins que l’on a envie d’emprunter. Il y a, finalement, beaucoup de lumière, de bonté, de spiritualité, de simplicité dans ses propos. Son éloge de la

spiritualité, de la pensée complexe, de l'intériorité pousse inévitablement la réflexion. C'est son don. Certains se diront : ce type est à l'ouest. Qui sait ? "*Heureux les fêlés car ils laissent passer la lumière*" (Raphaëlle Giordano).

Dans quelle famille avez-vous grandi ?

Dans une famille de la classe moyenne, en région parisienne : voiture et béton. Mes parents sont tous les deux ingénieurs. J'ai des racines françaises et colombiennes. Ma mère a quitté sa Colombie natale après une cassure avec sa famille. Elle était déjà professeur d'université là-bas, en mathématiques et physique. Elle a vendu ses terres, ses vaches et sa ferme pour se détacher de ce pays, est arrivée en France où elle a été femme de ménage. Elle a dû tout recommencer à zéro pour financer ses études. Puis elle a rencontré mon père.

Quelles valeurs vous ont-ils transmises ?

L'honnêteté, d'abord. Ensuite, ils ne comptaient jamais les dépenses pour les voyages et les livres : c'était à volonté. Pour les études, la musique, les langues, on y allait. Le reste, les habits, la mode, les voitures, on s'en foutait. C'était juste les livres et les voyages. En vacances, il fallait aussi toujours aller très, très loin. À la fin, moi, j'avais envie de rester à la maison… J'étais un enfant plutôt taiseux et au dernier rang dans la classe avec des copains redoublants. Je n'étais pas dans la bande des cools.

Vous avez eu un grave accident de vélo qui a bouleversé votre vie…

Mon frère et moi avions obtenu la permission d'aller à l'école à vélo. Ce jour-là, il pleuvait. J'ai chuté, glissé, glissé et un bus a roulé sur le bas de mon dos : triple fracture du bassin. J'ai subi de nombreuses opérations, suis longtemps resté sans bouger dans ma chambre d'hôpital. J'ai eu des complications d'occlusion intestinale. Et pour m'en sortir, j'ai coupé avec mon corps souffrant et douloureux et dans l'adolescence. J'ai grandi dans ma tête, uniquement dans ma tête. Je me suis dissocié du corps. J'ai oublié mon corps et j'ai été dans les équations, les livres, les fictions, l'imagination, les théories.

Vous en parlez encore avec émotion…

J'ai conservé des fondements de ce que j'étais avant l'accident, mais ce fut comme une grande initiation à l'âge adulte. Je n'ai pas eu d'adolescence, je suis passé directement à l'âge adulte. Je suis mort sur la route…

Pardon pour la remarque rationnelle, mais vous n'êtes pas mort…

Il y a quelque chose qui est mort. J'ai peut-être vécu une expérience de mort imminente. Un chapitre de ma vie s'est brutalement refermé et j'ai laissé là une partie de moi. Merci au corps médical. Oui, gratitude absolue ! La sécurité sociale, la France, l'Europe… Merci. Cet accident a été le premier effondrement. Depuis, j'ai acquis une légèreté, la vie est bonus, tout est bon. Je suis déjà mort donc je n'ai rien à perdre et je peux faire ce que je veux.

Comme venir étudier en Belgique… Après le Bac, je suis venu en Belgique. Là, j'ai vraiment commencé à vivre. C'est ma deuxième naissance. Je voulais fuir le système français. Soit on fait "prépa", système élitiste, soit c'est l'inverse, on tombe dans la masse… En Belgique, c'est un peu le mélange des deux. Mes parents voulaient que je sois ingénieur comme eux. Moi, non. Je leur répétais que mon rêve était d'étudier les fourmis. Je voulais faire de la biologie, de l'éthologie. J'ai donc accepté le compromis que représentait la faculté de Gembloux, avec les exigences d'une école

d’ingénieurs. J’ai eu une chance inouïe : mon professeur de zoologie à Gembloux était spécialiste des fourmis. Il est devenu comme un grand-père d’adoption.

Après vos études et votre doctorat, vous avez décidé de réorienter votre carrière…

J’avais été un peu déçu par les études d’agronomie. Nous avions un cours intitulé “exploitation de la biodiversité”… exploitation ! J’ai réalisé mon doctorat sur les fourmis. La socialité, c’est ma passion. Et j’avais trop peur de m’attaquer aux humains, à la psychologie, à la politique. J’ai toujours été attiré par les insectes et les petites bêtes. Comment les termites, les fourmis, les orques, les dauphins, les rats, les chauves-souris s’organisent, vivent “en société” ? Passionnant ! Ce qui m’attire, ce sont les principes du vivant, pas uniquement les humains entre eux, mais tous les êtres vivants. J’aurais pu poursuivre mon travail de recherche mais j’ai trouvé cela trop compétitif. Il fallait publier, entrer en compétition avec des collègues… Moi, je voulais transmettre les résultats des études auxquelles j’avais eu accès. J’ai d’abord travaillé dans l’association “Barricade”, situé en Pierreuse à Liège, en même temps que j’écrivais pour le magazine Imagine, situé à côté.

Ensuite, vous avez fait de l’éducation permanente : votre passion est celle de transmettre.

Je me suis ouvert au monde, j’ai pu sortir une forme de colère qui était en moi. Cela s’est traduit par la découverte du milieu anarchiste, ouvrier, le mutualisme, l’autogestion. J’ai lu les livres d’Elisée Reclus, géographe, franc-maçon, anarchiste humaniste. Il est enterré au cimetière d’Ixelles. Je suis allé quelques fois sur sa tombe lorsque j’étudiais à l’ULB où j’ai effectué ma thèse de doctorat après la fac de Gembloux. Pour moi, Elisée Reclus, c’était la quintessence de l’humanisme qui arrive à intégrer liberté et égalité, sans jamais renoncer ni à l’individu ni au collectif.

Un autre anarchiste, Pierre Kropotkine, vous a aussi beaucoup influencé…

C’est mon héros ! Un saint, un homme extraordinaire, un des piliers de l’anarchisme. Il a refusé la violence de la carrière militaire, il s’est rebellé. Il est issu de l’élite de l’aristocratie russe et a nourri toute cette époque où l’Europe explosait au contact des révolutions ouvrières. Partisan de la théorie de l’évolution, il a pourtant contesté l’interprétation par l’Angleterre victorienne, capitaliste, qui l’a traduite en “la loi du plus fort”, en justifiant la compétition. Explorant la nature en Sibérie, il a démontré que ceux qui survivent, ce ne sont pas les plus forts, ce sont ceux qui s’entraident. Cela m’a bouleversé. J’en ai encore des frissons. Cela correspondait non seulement à mes valeurs, mais à des observations, à la biologie. Kropotkine et Reclus étaient amis, ce sont eux qui ont inventé le mot “Entraide” et qui l’ont théorisé. Des héros je vous dis.

Comment sensibiliser les gens à ces théories ?

En partageant mon enthousiasme, en levant inlassablement les malentendus, et en faisant ressentir. Sur la transition, par exemple, j’ai donné cours à des hauts fonctionnaires, en France. J’explique les problèmes écologiques actuels et je leur demande de résoudre un scénario catastrophe en s’imaginant être les représentants non seulement de l’État, mais aussi des animaux, des plantes, des générations futures, de l’eau, etc. Je peux vous dire que leur manière d’aborder le problème a radicalement changé !

Avec vos coauteurs, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle, vous avez inventé le mot “collapsologie”. Comment et pourquoi le concept d’effondrement s’est-il imposé ?

Nous vivons une accumulation et un entrelacement de crises. Pas seulement une crise de l’énergie, du climat, de la biodiversité, de la finance, mais une crise anthropologique existentielle, une crise

spirituelle, artistique, philosophique, ontologique. Sur la base de données scientifiques, j'ai rédigé un rapport pour le Parlement européen, puis un livre. Ma conclusion était que nous vivons dans une société hyper-toxique et hyper-vulnérable, et que pour espérer durer, il faut presque tout changer. Cela inclut de se changer de l'intérieur.

Aujourd'hui, les crises sont connues. À ce moment-là, on en parlait peu…

Il fallait absolument populariser cela : plus on est nombreux à être conscients des problèmes et des leurs interactions, plus vite on travaillera à des solutions et on verra si l'on peut s'en sortir. Je suis devenu ce que l'on nomme aujourd'hui un lanceur d'alerte, naturellement catastrophiste parce que j'ai étudié les catastrophes mais dans le bon sens du terme.

Quels sont les signes tangibles qui, selon vous, annoncent l'effondrement de nos sociétés ?

Le problème n'est pas que l'on va dans le mur. Essayons une comparaison : nous sommes à bord d'une voiture qui a quitté la route, dévale le bas-côté dans le brouillard. Notre pied est bloqué sur l'accélérateur et nous avons du mal à tourner le volant… La question de l'effondrement ou de la fin du monde, c'est un peu comme le monstre du dernier niveau dans un jeu vidéo : on ne va pas directement au monstre de la fin, il faut passer par différentes étapes. Et la compréhension de ces étapes est complexe.

Prenons l'exemple du climat…

Si la température moyenne de la planète se réchauffe de 3 degrés, cela signifie des famines immenses, des maladies, des migrations intenses, des guerres et, à terme, la fin des États. Il faut une grande capacité d'imagination pour se représenter cela concrètement. Et c'est là qu'intervient la complexité entre les différentes crises. Car à ce risque s'ajoutent notamment l'effondrement du vivant et la question de la biodiversité qui est beaucoup trop passée sous silence, et qui est encore plus flippante pour moi. Les crises du climat et de la biodiversité s'aggravent mutuellement.

”C'est le collectif qui redonne du courage”

Les progrès, la croissance ne peuvent-ils nous aider à résoudre ces crises ?

Non. C'est le contraire. Parce que le pétrole, c'est la drogue de notre société : si on enlève le pétrole, le gaz naturel et le charbon, nos sociétés meurent. Donc le risque est de manquer d'énergie, mais paradoxalement, c'est aussi d'en avoir trop, comme une overdose de pétrole. Notre démarche a été de voir que chaque crise était déjà catastrophique en soi, et surtout que l'interaction entre les crises amène des risques majeurs de destruction des sociétés, ou pire, de la biosphère.

Edgar Morin, avec qui vous avez beaucoup dialogué, précise que la fin d'une ère donne naissance à la suivante. Je caricature mais si les dinosaures n'avaient pas disparu, les petits mammifères que nous sommes n'auraient pas pu voir le jour…

Oui, mais la vie est revenue après 5 millions d'années… Je suis biologiste, je sais qu'après un effondrement, il y a une renaissance. C'est profondément ancré en moi. Sauf que je me suis rendu compte qu'en parlant d'effondrement, la plupart des gens ne voyaient pas la renaissance. Il y a toujours des basculements, des dynamiques imprévisibles. Nous, les modernes, avons créé de grands risques de rupture brutale de la société thermo-industrielle. Pire, des risques majeurs d'effondrement des écosystèmes, de la Terre, de Gaïa ou de la Terre-Mère, appelez-la comme vous

voulez. Et souvent ces basculements sont plus brutaux que ce qu'on croit. Et les renaissances tout aussi surprenantes. Ce sont des dynamiques complexes, nous dit Edgar Morin.

Il y a quand même un degré d'incertitude dans tout ce que vous annoncez…

Bien sûr. C'est même pire. La science a acquis la certitude de son incertitude. Nous ne pouvons pas connaître précisément le futur, mais nous pouvons le sonder et l'imaginer. La science commence à s'intéresser à ces risques d'effondrement, la proposition est de créer une discipline scientifique qui s'y intéresserait, pour mieux les réduire, c'est ça la collapsologie. La connaissance des crises fait peur, et le brouillard de l'incertitude fait encore plus peur. Cela nécessite une telle capacité d'abstraction, de gestion des émotions, des frayeurs qu'en fait la plupart des gens renoncent : c'est trop pour eux.

Donc, pour illustrer le propos, vous nous annoncez la guerre des mondes, Mad Max ?

Si on ne change rien, si on continue sur cette trajectoire avec tous les risques pour la biodiversité, le climat, la finance fragile, c'est effectivement un risque tangible. Les étincelles peuvent venir de la finance, d'un conflit, d'une pénurie, d'un événement climatique majeur. Globalement, ça va créer un enchaînement de catastrophes qu'on ne pourra pas prévoir.

L'histoire humaine n'est faite que de cela…

Mais la différence est qu'aujourd'hui nous avons, avec la mondialisation, créé des pyramides énormes. Nous tomberons de beaucoup plus haut que les sociétés d'avant. Et, je le crains, en ayant détruit les conditions de renaissance. La légende du colibri nous enseigne que changer nos petites habitudes peut paraître dérisoire. Mais c'est grâce à la somme de tous nos petits actes quotidiens, favorables à la nature, la biodiversité, la mobilité douce que les choses changent. Comme le disait Gandhi : "*Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde*". C'est nécessaire ! Mais c'est insuffisant.

Les actions individuelles "colibris" sont-elles utiles ?

Oui, bien sûr, mais si on ne fait que cela, on mourra tous et toutes comme des colibris. Ces actions individuelles peuvent nous aider à être en cohérence avec nous-mêmes et à sortir du sentiment d'impuissance, mais les changements doivent être systémiques et structurels. Nous devons aussi retrouver la puissance du collectif. Car c'est le collectif qui redonne du courage et de l'espoir. En fait non, l'espoir, cela m'agace…

Ah bon… ?

Je préfère parler de l'espérance. Il y a quelque chose de très passif dans l'espoir : "esperar" en espagnol, c'est attendre. Et dans cette conception de l'espoir assez répandue, cela devient : "*Attends, donne-moi de l'espoir et je me mettrai en mouvement*". Mais c'est trop passif. Qu'attend-on ? Qu'un chef vienne prendre les rênes du pays et remettre de l'ordre ? On attend que des ingénieurs nous donnent des solutions ? On attend. Alors que l'espérance est beaucoup plus positive, beaucoup plus active. C'est comme un espoir actif. Il faut agir, prendre le chemin de la justice, de la justesse. Avec mon intériorité, mon alignement, je me lève avec courage. C'est le cœur. L'espérance est une conception de l'espoir beaucoup plus proactive, où l'on n'attend pas des solutions des autres, mais où l'on fait avec les autres. C'est très beau.

Où avez-vous découvert cela ?

Dans le christianisme avec lequel j'étais pourtant fâché. Je me suis réconcilié en partie, grâce à des gens comme Gaël Giraud, Charles Delhez ou le pape François que j'ai eu la chance de rencontrer. J'ai découvert que derrière les religions, derrière chaque étiquette, il y a des gens incroyables… et d'autres beaucoup moins bien. Mais peu importe. Dans le christianisme, il y a cette magnifique notion d'espérance. Ma compagne et moi avons deux enfants de dix et douze ans : si je me lève le matin, c'est parce que j'ai envie de leur construire un monde, un horizon meilleur.

Enfin quelque chose de positif !

Mon discours catastrophiste n'est pas négatif. Juste une métaphore : admettons qu'il y a un incendie dans la maison, ici et maintenant. Les pompiers arrivent, crient, agissent avec fracas, demandent l'évacuation du lieu. Ils font peur. Allez-vous leur demander un discours plus positif ? Moi, je suis un lanceur d'alerte. Mais je ne suis pas le pompier qui montre les flammes, que par ailleurs tout le monde voit, je suis celui qui entend la charpente craquer. Je veux bien faire l'effort d'être positif, mais à un moment, il faut se bouger.

Dès lors, dans ce cataclysme annoncé, la question n'est-elle pas, si l'on vous suit : quelle est notre raison de vie ? Comment imaginer, quand même, un futur radieux pour nos enfants ? Comment chuter en douceur ?

Moi, j'ai une voiture, une carte bancaire… J'aurais vraiment du mal à ce que notre monde moderne s'effondre du jour au lendemain. Nous sommes comme des pantins, attachés par des câbles, pris par des relations de dépendance avec la mégamachine thermo-industrielle. Si je coupe tous les liens maintenant, je meurs. Donc la transition, c'est ce geste collectif qui nous permettra de nous réapproprier notre alimentation, nos manières de vivre, nos récits… L'autonomie de manière collective, conviviale, durable. Tant qu'on n'a pas fait ça, on ne peut pas couper les liens avec le système toxique. À chaque déconnexion avec ce système mortifère, à chaque gain d'autonomie, il faut célébrer, car cela peut prendre des dizaines d'années… Mais avons-nous encore le temps de changer ? Je pense qu'il ne faut plus parler de transition, mais de rupture ou de sevrage.

Donc les voitures électriques…

Pour les élites ! Il y a des solutions qui veulent vraiment changer les choses et des solutions qui sont inventées pour ne rien changer. La voie électrique, finalement, c'est une solution pour ne rien changer, ou si peu. Le mot solution peut aussi être un piège. À chaque fois, c'est une invitation à la complexité. Je sais que ce n'est pas du tout grand public ce que je dis, mais réfléchissez : pourquoi voulez-vous des solutions toutes faites qui en réalité ne remettent pas notre vie en cause… Il faut des solutions collectives et systémiques. Il faut dépasser le techno-solutionnisme.

Je ne comprends pas…

On ne fera pas l'économie d'un changement intérieur profond, un sursaut de spiritualité, et j'ajouterai une alphabétisation émotionnelle ! Il faut se reconnecter à nos émotions, à notre puissance d'imagination. Aujourd'hui, la raison est très forte. Mais si nous ne développons pas aussi le cœur, alors nous continuerons à faire des merveilles techniques… Notre chemin, notre "croissance" passera par un changement de conscience, une découverte de notre intériorité. Je sais bien que c'est problématique chez les hommes, car le patriarcat a tué notre capacité à regarder notre intériorité. Les femmes ont moins ce problème. Quand les jeunes garçons arrivent à l'âge adulte, ils ne connaissent rien à l'amour, à leur intériorité, à leurs sentiments. Et quand il y a un problème, ils ne savent que fuir ou taper…

Essayons de résumer : tout est foutu…

Mais je n’ai jamais dit cela ! Je ne dis pas non plus, vous l’aurez compris, que tout va bien. Ce sont ces deux écueils-là qu’il faut éviter. Nous sommes sur une ligne de crête. Le “tout est foutu”, ce sont les pessimistes passifs. Ils désengagent. Le “tout va bien”, ce sont les optimistes passifs ; c’est aussi toxique. Il faut associer les optimistes actifs et les pessimistes actifs, ceux qui se bougent. Moi, je fais partie des pessimistes actifs. Je crois que c’est très mal barré, mais je me bouge d’autant plus ! Si on a déstructuré nos sociétés, comment s’organiser pour vivre dans des communautés plus conviviales, plus en lien avec le vivant ?

"J’ai besoin que les générations précédentes demandent pardon…"

Vous posez beaucoup de questions. Apportez-moi une réponse…

Il y a des réponses partout. Mais ce n’est pas à moi de vous dire quoi faire. Mon rôle est de stimuler l’autonomie des gens. Il faut expérimenter de nouvelles manières de vivre ensemble, d’autres types de propriété, d’autres organisations, d’autres liens avec les forêts, les salamandres, créer du commun. Les systèmes sont devenus trop grands, je pense qu’il faut réduire leur taille, il y a un grand démantèlement à entreprendre…

Vous visez la démocratie représentative ?

Elle n’est pas si bonne que cela, c’est un système conçu par les élites pour maintenir le peuple dans la soumission. Le livre *Au commencement était…* de David Wengrow et David Graeber, deux anthropologues géniaux, montrait bien que les sociétés amérindiennes avaient beaucoup plus de vie démocratique, qu’elles étaient beaucoup plus mûres, plus sages, qu’elles offraient plus de responsabilités et d’autonomie que les Blancs qui arrivaient avec leur pseudo-démocratie. Il faut aller vers beaucoup plus de démocratie, cela passe par une réduction de la taille des systèmes.

Comment ?

Il y a une vraie bataille politique pour améliorer qualitativement nos démocraties, en réduisant la hiérarchie, la stratification sociale, les inégalités, en diminuant le pouvoir des élites et en allant vers une démocratie participative, voire directe. Ce serait l’idéal. Je suis un partisan du vrai fédéralisme autogestionnaire, de communes autogérées, avec au maximum des mandats impératifs et pas des mandats représentatifs. C’est très dangereux pour un peuple de donner son pouvoir à quelqu’un, de lui donner une carte blanche. Les leaders doivent être au service de la base, et non l’inverse.

En disant cela, en proposant ces changements radicaux, vous suscitez la peur…

Eh bien, réconcilions-nous avec la peur… C’est vraiment une énergie d’action, de vie. La peur nous sauve. Sans la peur, nous ne serions pas là. On partage cela avec tous les animaux. La peur, c’est comme toutes les émotions, elle nous apporte un message et une énergie. Le message qu’il faut bouger ou changer. Lorsque vous êtes menacé, votre corps vous envoie une dose d’adrénaline que vous bougiez. Merci ! Si on est dépassé par nos peurs, notre corps passera dans un système d’inhibition. Si on apprivoise nos peurs, on retrouvera cette énergie d’action. Il ne faut pas empêcher la peur, il faut être meilleurs en peur, plus compétents. Ainsi, on sera moins vulnérables aux peurs que les pouvoirs utilisent pour contrôler et dominer, comme la peur des étrangers ou du chômage.

Il est impossible d'évoquer les crises multiples, les effondrements, la fin du monde, sans parler de la mort…

Évidemment. Merci. On a tous peur de la mort. La peur de la mort, justement, c'est un bel exemple de quelque chose qui nous dépasse. Elle provoque une grande peur. Et cela nous fait consommer des drogues – sucre, alcool, pouvoir, pétrole, sexe… – pour ne pas ressentir cette peur, pour nous anesthésier. Au contraire, l'invitation est de ressentir l'intensité de la peur, mais pour cela nous avons besoin de ressources, et les principales sont : des liens solides avec des gens, un récit qui a du sens, et de la joie. Chanter et danser ! Aujourd'hui, on manque de tout cela. L'individu libéral, libre, rationnel, le "winner" et forcément les "loosers" autour, se retrouvent seuls, isolés. Il n'y a plus de sens et peu de liens, c'est normal qu'on ait peur. Au contraire, créer des liens puissants avec notre intériorité, nos proches, nos ancêtres, nos communautés, et au déjà, avec les autres êtres vivants… Ainsi accompagnés, et si en plus nous donnons sens à ce monde, nous aurons moins peur de traverser cette "porte" qu'est la mort. En fait, c'est ce que nous enseigne la philosophie depuis 2000 ans. Apprendre à bien vivre, c'est d'abord apprendre à bien mourir.

Quel est votre message à la jeunesse ?

C'est hyper-enthousiasmant pour la jeunesse de se dire : on va pouvoir recréer quelque chose de nouveau, de différent. Un effondrement ouvre aussi des horizons : cela ne veut pas dire que tout va bien se passer mais cela peut amener des petites craquelures qui au final amèneront la lumière.

Vous êtes quand même le produit de tout ce que vous critiquez : le confort, le matérialisme, la technologie….

Mais je ne crache dans la soupe, je dis merci ! Merci à nos parents qui nous ont légué un héritage. Ils ont fait de leur mieux et il y a beaucoup de bon dans ce qu'ils ont légué. Mais j'ai aussi besoin que les générations précédentes qui se rendent compte de la situation reconnaissent leurs erreurs, demandent pardon et soutiennent les changements, parce que l'héritage est quand même problématique. Je ne suis pas pour la coupure totale et la table rase. Je pense que les jeunes ont surtout besoin d'être écoutés, reconnus, qu'on leur fasse confiance.

Une société n'a-t-elle pas besoin de toutes les générations ?

Si bien sûr, nourrissons les liens entre les générations, un vrai lien de cœur, une réconciliation. On ne peut pas continuer à séparer les générations, cela n'est pas possible. On a besoin des personnes âgées, on a besoin d'anciens qui nous montrent la voie. Il y a trop de vieux, il n'y a pas assez d'anciens ! Parce qu'il y a des grands-parents formidables qui marchent pour le climat et des jeunes cons aussi…. Ce qui me met en mouvement, c'est d'œuvrer à la paix. Pour moi, le plus important, c'est qu'on ne se tape pas dessus quand une catastrophe arrive. Or nous avons quand même été éduqués dans une culture de l'égoïsme, de l'individualisme. C'est ça le danger. Ce ne sont pas les pénuries.

Comment vous ressourcez-vous ?

Au contact du public, mais surtout en famille, avec ma compagne et mes enfants. Nous vivons en Drôme, proches de la nature, dans un endroit très sauvage pour que les enfants vivent des liens avec les non-humains, avec les animaux, les plantes. Ça, c'est très ressourçant. J'ai découvert la méditation. J'aime les pratiques individuelles mais aussi collectives. Le frisson d'une réunion, d'une manifestation : je suis très, très social et collectif. Je crois en l'avenir. C'est pour cela que

nous avons des enfants, des petits activistes qui, je l'espère, voudront aussi améliorer le monde, et vivre en paix.

Ils feront ce qu'ils auront envie de faire, non ? Ne faut-il pas les laisser libres ?

Oui, je me projette peut-être. Ils seront peut-être dans l'opposition totale. Ils feront peut-être l'armée. Ils seront peut-être traders ou Premier ministre…

En qui, en quoi croyez-vous ?

Je crois en la bonté humaine.

Pensez-vous à la mort, parfois ?

Tous les jours.

Qu'y a-t-il après la mort ?

Une autre vie, la suivante.

Qu'est-ce qui vous a construit ?

Mes parents, la société, mes proches, les livres, les anciens. Je suis tout petit, sur les épaules d'un géant.

Êtes-vous un homme heureux ?

Oui.

Beaucoup de vos opposants vous prennent pour un gourou, un prophète…

Pas du tout. Je n'aime pas qu'on me suive, et je n'aime pas suivre les gens. Je ne veux pas être un leader. Toute ma vie a été de donner aux gens des outils conceptuels pour qu'ils s'émancipent, pour leur donner plus d'autonomie.

Du côté de chez Proust

Quelle est votre vertu préférée ? La sagesse. Depuis tout petit, mon rêve est d'être grand-père.

La qualité que vous préférez chez un homme ? J'aime quand ils arrivent à toucher leur intériorité. Cela mène à l'authenticité.

Chez une femme ? La confiance en soi.

Votre principal défaut ? J'ai du mal à dire non.

Votre principale qualité ? Je crois que je suis gentil.

Votre rêve de bonheur ? Un monde en paix.

Quel serait votre plus grand malheur ? L'inverse… Que l'on continue comme cela.

Votre auteur préféré ? Edgar Morin, pour la pensée complexe. Pierre Kropotkine, mon héros. Ursula K. Le Guin pour l'imagination.

Votre compositeur préféré ? En ce moment Nils Frahm. Longtemps, cela a été ACDC !

Votre héros préféré dans la fiction ? J'adore Hulk, un scientifique qui parvient à exprimer sa colère. Moi, j'ai du mal à le faire.

Qu’est-ce que vous détestez par-dessus tout ? La méchanceté.

Quel est le don que vous auriez aimé avoir ? Savoir dessiner… Mais surtout avoir des dons de clairvoyance. Parler à l’invisible.

Comment aimeriez-vous mourir ? Tranquillement.

Quelle est la faute, chez les autres, qui vous inspire le plus d’indulgence ? La trahison.

Avez-vous une devise ou une phrase qui vous inspire ? Non, pas tellement. J’allais dire “*L’Union fait la force*”, mais ce serait un peu fayot ! Mais il est vrai que je suis très touché par l’entraide et les forces collectives.